

Les leçons

al-Balagh, 29 avril 1945

Le trait le plus manifeste de la vie des hommes, depuis que la guerre fut déclarée, est peut-être que cette vie a tout simplement dépassé la capacité de l'esprit humain à comprendre et à saisir, sa capacité à enquêter et à conclure. Les événements se sont multipliés et succédé, leur divergence et leur convergence s'intensifiant tout comme leur accord et leur désaccord, au point que l'esprit ordinaire est devenu incapable d'en saisir plus que quelques fragments épars. Et à peine a-t-il saisi ces fragments, et commencé à les poser devant lui pour les méditer et y réfléchir, que d'autres événements surviennent, différents et pourtant liés, divergents et pourtant alignés, le détournant entièrement des premiers. Il continue ainsi, saisissant de grands événements pour s'en trouver aussitôt détourné par d'autres grands événements, jusqu'à ce qu'il devienne l'une des choses les plus difficiles qui soient pour lui de se former une vue d'ensemble des circonstances qui l'entourent, ou de porter un jugement général et sûr sur les épreuves qui l'enveloppent.

La vérité est que la simple abondance des événements, leur variété, leur succession, et leurs degrés de gravité si divers, ont tous ensemble contraint les hommes à vivre une vie fugace, à penser des pensées fugaces, jusqu'à ce que leur existence tout entière devienne, au sens le plus exact du terme, un pur éclair. C'est l'une des choses les plus difficiles qui soient, pour quiconque de nos jours, que de se donner, ou de donner à autrui, un tableau exact et complet des événements d'un seul mois — à plus forte raison de tout ce qui s'est produit depuis que cette guerre a éclaté.

Le moindre des résultats que tout cela produit, c'est que certains de ces événements passent sans que les hommes parviennent jamais à y réfléchir comme il conviendrait d'y réfléchir, ni à en tirer les leçons et les avertissements qu'on pourrait en tirer. Les événements perdent ainsi leur propre valeur, leur survenue et leur passage se rapprochant de ces vérités toutes faites que les hommes citent en exemple de ce qui ne vaut ni la peine d'y penser ni d'en parler. Ils parlent de l'effondrement de la défense allemande en Italie, et de la jonction des armées alliées à l'intérieur même de l'Allemagne, comme ils parlent du temps qu'il fait et de la pluie — tirant à peine profit de ces propos, n'en retirant presque aucune leçon ni aucune morale ; car à peine ont-ils entamé cette

conversation qu'une autre nouvelle survient, les en arrachant violemment.

Je n'imagine rien, et ne philosophe pas non plus — c'est là un simple fait. Nous parlions, hier encore, de ces grands événements, et nous n'avions pas même achevé la moindre part de cette conversation qu'arriva la nouvelle que le commandement allemand offrait une reddition sans condition aux Anglais et aux Américains, mais non aux Russes, et que les Alliés n'accepteraient aucune reddition, sinon celle qui leur serait offerte à tous ensemble, et non à certains sans les autres.

Il est tout à fait clair que cette dernière nouvelle nous a détournés de toutes celles qui l'avaient précédée, nous a détournés des nouvelles de San Francisco et des désaccords comme des accords qui s'y produisent, et nous a détournés, aussi, d'autres nouvelles qui auraient bien mérité, elles, davantage de notre propre réflexion et de notre propre pensée.

La vérité est que cette dernière nouvelle mérite bien de nous détourner de toute autre : la guerre a pris fin, ou a décidé de prendre fin. Il suffit d'y réfléchir pour faire remonter, du fond de nous-mêmes, des images terribles de ces jours terribles que nous avons vécus, lorsque la guerre semblait vouloir commencer en 1938, et lorsqu'elle décida enfin de commencer, à l'été de 1939.

En ces jours-là, les hommes regardaient l'avenir avec des yeux emplis de peur et d'effroi, faisant remonter en eux les catastrophes de la précédente guerre, imaginant que cette guerre nouvelle allait les entraîner dans d'autres catastrophes non moins terribles — plus propres encore, en réalité, à provoquer l'affolement et la terreur. Mais la guerre à peine déclarée, elle se mit à avancer lentement, avec hésitation, et les hommes en vinrent à n'attendre de cette lenteur, de cette hésitation, aucun bien, mais tout le mal possible, toute l'horreur possible. Et ils avaient raison : avril 1940 n'était pas encore arrivé que cette guerre lente et hésitante se transformait en une série d'horreurs rapides et implacables, frappant la Norvège et le Danemark. L'année n'avait pas avancé d'un mois de plus qu'elle frappait la Hollande, la Belgique et la France — et le monde se trouva témoin de quelque chose qu'il n'avait ni imaginé ni envisagé, quelque chose de trop vaste pour être mesuré, de trop immense pour être calculé à l'avance. Ces trois pays s'effondrèrent, et la France s'effondra aussi — la France, que le monde croyait la plus forte puissance de la terre, la plus capable d'affronter les Allemands et de leur tenir tête dans cette guerre, tout comme elle les avait affrontés et

leur avait tenu tête dans la précédente, jusqu'à ce que ses propres alliés pussent lui envoyer des renforts, et l'aider à vaincre l'ennemi et à obtenir la victoire. Mais cette fois-ci, elle ne put nullement tenir bon — elle s'effondra avec une rapidité stupéfiante, dont l'histoire révélera un jour les causes réelles et l'explication, et l'on saura alors si la source en fut la faiblesse, ou la trahison, ou la faiblesse et la trahison réunies.

Les événements se succédèrent alors, noirs et sombres, emplissant le monde d'une obscurité épaisse, au point que l'espoir lui-même devint à peine plus qu'un mince rayon, n'éclairant plus guère le cœur des hommes. Hitler déclara sa guerre à la Russie, après que la Grande-Bretagne eut déjà été contrainte à une position terrifiante qui lui était propre. Ses soldats s'enfoncèrent toujours plus loin en terre russe, jusqu'à atteindre les portes mêmes de Moscou — et les hommes secouèrent la tête, incrédules, un jour, lorsqu'un présentateur de la radio de Moscou déclara que jamais les Allemands n'entreraient dans leur propre ville sacrée.

Puis le feu de la guerre s'alluma en Extrême-Orient à son tour, et le Japon se mit à déverser la catastrophe sur les États-Unis et sur l'Empire britannique, effaçant purement et simplement l'Empire néerlandais, et menaçant gravement l'Inde. L'Orient regarda autour de lui, et se trouva menacé des deux flancs à la fois : Rommel se rapprochait toujours plus de l'Égypte, les Allemands atteignaient le Caucase, et il devint parfaitement clair que le plan tracé consistait à refermer une tenaille sur l'Orient, à s'emparer du canal de Suez, et à étrangler l'Empire britannique — coupant la route entre la Grande-Bretagne et l'Orient d'une part, et perturbant les communications entre elle et l'Amérique par la guerre sous-marine d'autre part.

Là, les hommes furent ébranlés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, leurs regards se troublèrent, leur cœur leur monta à la gorge, et ils conçurent toutes sortes de doutes sur eux-mêmes et sur Dieu — et seuls tinrent bon ceux qui avaient reçu une part de foi plus grande que toute horreur, plus profonde que toute terreur, plus vaste que toute catastrophe, et plus durable que tout malheur. Là, Hitler parlait de transformer le monde entier, et d'en dessiner la vie nouvelle pour les mille années à venir. Là, Hitler hésitait encore sur le choix de la ville où il dicterait sa propre paix — serait-ce à Londres, serait-ce à Moscou, serait-ce à Paris ?

Là aussi, Mussolini se préparait à entrer au Caire en triomphateur, pour y proclamer que l'ancien Empire romain était ressuscité à neuf. Et là, les Alliés tenaient bon face au malheur avec une réelle dignité, affrontaient la catastrophe avec un réel défi, cherchant par tous les moyens ingénieux à se sortir de leurs propres impasses — traitant leurs amis avec bonté, leurs alliés avec tendresse, prodiguant leurs promesses avec une générosité sincère, témoignant une affection réelle et sans affectation, et appelant à une liberté sans limites : la liberté des individus de vivre à l'abri de la peur et de la faim, et la liberté des peuples de vivre à l'abri de l'injustice et de l'agression.

Les événements se poursuivirent alors, se succédant, enchevêtrés et incertains, l'espoir se levant à peine avant d'être englouti de nouveau par d'épaisses ténèbres de désespoir. Certains restèrent fidèles aux Alliés ; d'autres s'en détournèrent ; d'autres encore hésitèrent entre la fidélité et la trahison. Nous étions, nous, de ceux qui restèrent fidèles, sans faiblir, sans nous affaiblir, sans douter — nous avons tenu bon face à l'horreur dès le premier instant. Lorsque les choses devinrent vraiment graves, lorsque la crise s'aggrava, et que les Allemands atteignirent les portes mêmes d'Alexandrie, et que les étrangers se mirent à fuir l'Égypte en masse, légers et lourds bagages, cherchant à se mettre à l'abri de ces horreurs obscures, de ces malheurs menaçants, et de cette mort qui, quoique paraissant temporiser, se hâtait pourtant vers nous, comme le dit l'ancien poète — nous, nous sommes restés calmes et fermes, ne montrant ni terreur, ni affolement, ni la moindre défaillance ; rien que du sérieux, une fermeté entière, une fidélité entière, une résolution entière. Ce fut alors que Nahhas Pacha et ses collègues surent montrer, à l'ami comme à l'ennemi, que l'Égypte, une fois qu'elle a donné sa parole, la tient ; que lorsqu'elle dit, elle dit vrai ; et que, lorsque les choses deviennent véritablement graves, elle tient bon face aux événements, et attend les épreuves comme les attend un être digne et noble, qui n'accepte jamais la bassesse, et ne cherche jamais sa propre sécurité dans la trahison, la rupture d'un engagement, ou l'abandon d'un ami.

Les événements poursuivirent alors leur cours, hésitants un temps, puis avançant sans plus se retourner sur rien — et l'ennemi fut vaincu en Égypte, puis en Afrique, puis en Italie elle-même ; Mussolini fut capturé une fois, s'échappa, puis fut capturé de nouveau, voici quelques jours à peine ; la guerre traversa la mer pour atteindre Hitler lui-même, le chassant de France et de Belgique, tout comme les Russes le chassèrent de leur propre sol et de Pologne. L'Allemagne se trouva envahie de l'Est

et de l'Ouest à la fois ; les Russes libérèrent l'Europe orientale et centrale, tout comme les Anglais et les Américains libéraient l'Europe occidentale et méridionale ; les Russes entrèrent dans Berlin, à une époque où les Allemands n'avaient jamais pu entrer dans Moscou ; et hier soir, le télégraphe nous apporta la nouvelle que l'Allemagne offrait sa reddition à certains des Alliés sans les autres, et que les Alliés n'accepteraient qu'une reddition offerte à eux tous ensemble.

Ainsi la guerre a-t-elle voulu, en Europe, atteindre sa propre fin, et il se pourrait bien qu'elle s'achève d'une heure à l'autre. Ces astres mêmes qui avaient répandu sur le monde cette lumière terrible et effrayante sont désormais en train de tomber, l'un après l'autre : Mussolini a déjà été pris ; Hitler, dit-on, agonise ; les autres seront pris à leur tour, jusqu'à ce que la reddition soit complète ; et le maréchal Pétain attend, quant à lui, son propre procès, dans l'une des forteresses de Paris.

Ainsi l'humanité a-t-elle vécu des années terribles, des années comme elle n'en a jamais connu de semblables par tout le mal et toute l'horreur dont elles furent emplies, et la voici sur le point d'en sortir — mais pour aller vers quoi, au juste ? Vers une vie emplie de droit, de justice, de bonté, de fidélité envers ceux qui furent fidèles, de juste réparation pour ceux qui agirent avec équité, et de gratitude envers ceux qui donnèrent généreusement ? Ou vers une vie semblable à celle que l'humanité a toujours connue, fondée sur la domination du fort, l'injustice du puissant, la tyrannie du vainqueur, et le faible contraint soit à une reddition humiliante, soit à une résistance révoltée ? Ou vers une vie faite d'attente des occasions, et de guet de son propre tour ?

Voilà la question qui se pose à toute conscience vivante, à tout cœur sensible et perspicace, à tout esprit réfléchi et clairvoyant.

Il est certain que l'homme sait, parfois, tirer profit des leçons. Mais il est tout aussi certain que l'homme est, par nature, tyrannique — se hâtant vers l'arrogance dès qu'il se retrouve à l'aise, et s'y hâtant tout autant dès l'instant où il échappe à ses propres problèmes et triomphe de ses propres épreuves.

Il est également certain que le cœur des hommes est assoiffé de cette justice qu'ils ont tant convoitée que la convoitise elle-même les a épuisés, qu'ils ont tant désirée que le désir lui-même les a exténués, et qu'on leur a tant promise que ces mêmes promesses ont fini par les lasser. Et ils attendent la justice, confiants de l'atteindre, même si les présages de la politique ne leur parlent guère avec un visage souriant et

rayonnant. Car des événements se sont déjà produits, en Orient comme en Occident, indiquant que l'humanité demeure aussi insouciant et inattentive que jamais, laissant toujours ses propres affaires à l'égoïsme, les fondant toujours sur l'avantage immédiat, faisant des promesses dès qu'elle a besoin d'aide, pour les oublier aussitôt qu'elle n'en a plus besoin, reniant l'aide qu'on lui a apportée, et s'imaginant être déjà parvenue à une victoire qui ne connaît plus ni crainte ni inquiétude.

Oui, des événements se sont produits, en Orient comme en Occident, indiquant que l'humanité n'a pas changé, et n'a tiré aucun profit de ces leçons dures et violentes, tout comme elle n'a tiré aucun profit des leçons de la précédente guerre — et les résultats en sont connus, sans aucun doute. Car tout comme la politique bâtie, au lendemain de la précédente guerre, sur l'égoïsme, la dureté et les promesses trahies, suscita le trouble dans le monde entier, et aboutit finalement à la Seconde Guerre mondiale, de même la politique qui s'établira au lendemain de cette guerre produira ces mêmes résultats — à moins qu'elle ne se donne pour fondement autre chose que l'égoïsme, la dureté, et les promesses trahies.

Je me trouve à rejeter ce que j'entends, à rejeter ce que je vois ; je veux démentir les événements, et croire l'espoir ; et je veux croire le monde moderne trop intelligent, trop endurant, pour se laisser mordre deux fois au même trou. Et qui sait ? Peut-être l'espoir se vérifiera-t-il, pour une fois ; peut-être les événements se démentiront-ils, pour une fois ; peut-être les vainqueurs de cette guerre tireront-ils enfin profit des leçons dont les vainqueurs de la précédente n'ont tenu aucun compte !

Tout cela est possible — mais il est tout aussi possible que les choses se déroulent, après cette guerre, exactement comme elles se déroulèrent après la précédente. L'homme résolu est celui qui ne se rend jamais au désespoir, mais qui ne se laisse pas non plus tromper par l'espoir ; il demeure, au contraire, avisé, prudent, mesuré, maître de ses propres affaires et de lui-même, n'acceptant ni ne refusant rien sans réflexion, sans discernement, sans conviction véritable et sans certitude réelle.

Combien j'aurais souhaité que les nouvelles de San Francisco nous parviennent satisfaisantes et rassurantes, nous annonçant que nos propres espoirs ne nous trompaient pas, et que nos propres aspirations ne nous mentaient pas. Mais je vois la Pologne toujours tenue à l'écart de la conférence, pas encore même invitée ; et je vois le monde arabe s'être employé à former la commission qui dirigera les travaux de la conférence. Et pourtant, la Pologne demeure la toute première martyre

parmi les martyrs de cette guerre, tout comme l'Égypte demeure la plus fidèle de tous ceux qui sont restés loyaux envers les Alliés, lorsque ceux-ci furent mis à l'épreuve par les horreurs de cette guerre, et que les amis fidèles se firent rares.